

Christine Delpal

LA CORNICHE DE BEYROUTH

NOUVEL ESPACE PUBLIC

La période d'après-guerre fait suite à une division et à un morcellement de Beyrouth en territoires éclatés et exclusifs, à une redistribution et un repli des diverses populations composant la ville sur la base d'identités communautaires homogènes¹. La logique des combats, répondant à une logique de définition territoriale basée sur l'élimination des espaces de mixité communautaire², a très tôt conduit à la partition de Beyrouth par une ligne de démarcation érigée, au cœur du centre-ville, en front principal de combat³.

Une guerre contre la ville

Le centre-ville était auparavant le lieu de concentration et de convergence des activités économiques, sociales, politiques; et sa fonction symbolique résidait dans sa capacité supposée d'échanges entre les composantes de la société libanaise (régionales, communautaires, sociales) selon le modèle du souk comme ordre social négocié⁴.

En effet, si le centre-ville est le lieu du contact entre les divers groupes de la ville, il est aussi ouvert sur les échanges locaux et internationaux à partir d'intérêts communs et complémentaires des citoyens. Il représentait alors l'espace public ou du public dans la ville. L'acharnement des combats à l'effacer a permis de révéler les déséquilibres qui l'accompagnaient aussi.

Démarcation, décentralisation et dédoublement

Dans les années soixante, le Liban est un îlot de libéralisme dans une région où les États contrôlent l'économie de façon dirigiste. Il doit sa prospérité à des savoir-faire en matière de services, au secret bancaire⁵ et à son rôle d'intermédiation financière. Le centre-ville est certes le lieu de concentration des échanges mais il est aussi inaccessible aux nouvelles couches de populations exclues du boom économique. Populations réfugiées palestiniennes, ou populations rurales en exode de la montagne ou du Sud (cette

région, par exemple, déstructurée par l'introduction du capitalisme agricole, se vide de la moitié de sa population qui rejoint les périphéries de Beyrouth) forment la « ceinture de misère » qui concentre la moitié de la population de la capitale⁶. Les inégalités et les déséquilibres deviennent explosifs, entre la ville héritière d'anciens modèles de citoyenneté⁷ et les dynamiques de transformation que ces modèles n'ont pas su intégrer, notamment à la suite des bouleversements introduits par la création des États-Nations⁸. Le mode de vie de la capitale s'était pourtant peu à peu imposé à l'ensemble du pays, ses réalisations servant de réfé-

1. Beyhum N., (1991), « Espaces éclatés, espaces dominés. Étude sur la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990 », thèse de sociologie (ss la dir. de I. Joseph), Université Lyon 2.

2. L'observation des pratiques du temps de guerre fait apparaître des écarts relatifs par rapport à ce modèle hégémonique : la mixité confessionnelle a persisté dans certains quartiers comme celui de Ras Beyrouth, les économies miliciennes ont fonctionné en réseau. cf. Hannover J. (dir.), (1999), *Guerres civiles, économies de la violence et dimensions de la civilité*, Karthala/Cermoc, Paris.

3. Tabet J., (1986), « Beyrouth et la guerre urbaine : la ville et le vide », *Peuples méditerranéens* n° 3, p. 85-120.

4. David J.-C., Beyhum N., (1993), « Les espaces du public et du négoce à Alep et à Beyrouth », in *Espaces publics en ville, Les Annales de la recherche urbaine* n° 57-58, Paris, Plan Urbain.

5. Le Liban, fidèle à sa tradition libérale, n'a jamais remis en cause la liberté de circulation des capitaux et a toujours garanti la sécurité juridique des investissements privés. La législation sur le secret bancaire, l'une des plus strictes au monde, constitue d'ailleurs encore aujourd'hui un des piliers du système bancaire.

6. Bourgey A. et Phares, (1973), « Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth », *Revue de géographie de Lyon*, p.107-139.

7. Naciri M., « Le rôle de la citoyenneté dans l'évolution des villes arabo-islamiques », in *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le monde arabe*, Colloque de Casablanca, nov. 1994, p. 131-147.

8. Rappelons que le Liban est une jeune nation (1943). Et du fait des conditions de sa formation c'est un État en butte à la puissance des groupes ethniques ou confessionnels qui luttent dans un système de compétition à l'intérieur de l'ensemble national et sont sensibles aux influences extérieures et aux tensions régionales. (Cf : Corm G., 1986 et Picard E., 1988).

Les Annales de la recherche urbaine n° 91, 0180-930-XII-01/91/p. 74-82 © METL.

rences aux autres agglomérations, aux équipements, à la qualité des services, l'intensité des relations, par leur diversité d'origine, offrait des espaces de mixité. Mais Beyrouth est aussi devenue un espace où se sont développées toutes les disparités et les ressentiments, et « après l'appropriation de l'État, la ville est devenue le sujet de conflit de tous les Libanais »⁹.

De 1974 à 1990, les différents épisodes de la guerre laissent la violence arbitrer les conflits¹⁰. Le centre-ville est vidé, pillé et progressivement détruit puis squatté en partie. L'espace public qui semblait recouvrir l'espace de la centralité (de la ville, de l'État) éclate selon des entités idéologiques territorialisées, donnant naissance à l'espace des milices. La ville se recompose, « la ligne verte »¹¹ scinde le centre ancien et la ville entre l'Est, chrétien, et l'Ouest, musulman, chacun contrôlés par leurs milices. Cette logique identitaire – le « même » pouvant à son tour faire l'objet de fragmentations sans fin, le repli étant alors justifié, en temps de conflit, par des motifs de sécurité – entraîne le déplacement et la substitution des populations en fonction des appartenances confessionnelles et des allégeances au système des milices, d'abord à l'échelle de la ville puis du pays tout entier¹². Les populations déplacées et les rescapés des camps bombardés occupent les logements, les hôtels, les bureaux laissés vacants, les immeubles détruits, ou vont ériger des baraques sur les terrains non constructibles publics ou privés, dans le centre et en périphérie. De nouvelles centralités naissent : centres secondaires de quartier, espaces de solidarités quoique locales et limitées¹³. La localisation des affrontements dans le centre-ville dès 1974 et la destruction qui s'en est suivie ont profité au développement de quartiers périphériques¹⁴ fonctionnant plus ou moins en vases clos, dans une relative « autosuffisance », doublant leurs fonctions, sans favoriser une spécialisation.

Ce processus a plutôt conduit à une diminution de l'activité et s'est soldé par la baisse de plus du tiers de la population de Beyrouth entre 1970 et la fin des années quatre-vingt, l'urbanisation accélérée de zones rurales et la « ruralisation » de Beyrouth¹⁵. De plus, pendant la guerre, le redéploiement des activités économiques au bénéfice d'activités informelles, illicites, s'est accompagné d'une désalarisation, d'un effondrement de la classe moyenne ainsi que d'une concentration des richesses. En effet, d'importants investissements ont été réalisés dans le domaine immobilier et dans les nouvelles zones commerciales. La densité de construction s'est accrue tout autour de Beyrouth, principalement sur le littoral, souvent au mépris d'une réglementation de zones non constructibles¹⁶. Le fort développement des localités au nord-est de Beyrouth, appelées le « réduit chrétien » entraîne une spéculation foncière et immobilière spectaculaire¹⁷. La littoralisation périphérique des activités et de la résidence s'ac-



Ancienne ligne de démarcation, rue de Damas.

croît de manière incontrôlée pendant toutes les années de guerre. De nombreuses galeries marchandes associées à des complexes de loisirs sont construites en périphérie (Jounieh, Kaslik, Dbayeh), absorbant les boutiques haut de gamme profitant de la dévalorisation de Hamra¹⁸ et de l'inaccessibilité du centre-ville. Le parc touristique-balnéaire né dans les années cinquante à

9. Beydoun A., (1994), « L'identité des Libanais », in Kiwan F., *Le Liban d'aujourd'hui*, Karthala/Cermoc.

10. Nous ne faisons pas l'analyse des causes de la guerre, ni de son déroulement, ni de ses nombreux protagonistes, seuls nous intéressent ici des épisodes qui ont modifié « la texture socio-spatiale » de Beyrouth et qui ont eu une influence sur le terrain que nous nous proposons d'analyser.

11. Elle prend naissance à la place des Martyrs et se prolonge plus à l'est pour rejoindre la rue de Damas.

12. On estime à 90 000 le nombre de familles déplacées, d'après Feghali K., « Le déplacement au Liban », conférence au Cermoc, 5 février 1998. L'arrêt des combats en 1990 a mis fin aux vagues de déplacements à l'intérieur du pays mais il a fallu attendre encore dix ans pour que les habitants du Sud-Liban cessent de vivre au rythme des déplacements sous les pressions économiques et militaires israéliennes. Et aucun mouvement de retour au pays n'est perceptible chez les 800 000 émigrés qui ont fui la guerre entre 1975 et 1990 alors que les rêves d'émigration hantent toujours la jeunesse.

13. Beydoun A., (1993), *Le Liban, itinéraires dans une guerre civile*, Paris, Éd. Karthala-Cermoc, p. 159-175.

14. Bourgey A., (1989), « La guerre et ses conséquences géographiques au Liban », *Annales de géographie*, n° 521, p. 1-37.

15. Hamdan K., (1994), « La classe moyenne dans la guerre du Liban », in Kiwan F., *Le Liban d'aujourd'hui*, CNRS Paris/Cermoc Beyrouth, p. 193-203.

16. Les 200 km de plaine côtière couvrent 10 % du territoire libanais et accueillent 75 % de la population avec une densité record de 1 400 habitants au km².

17. Boutgey A., (1977), *L'évolution du centre de Beyrouth de 1960 à 1977*, Communication au colloque « Espaces socio-culturels et croissance urbaine dans le monde arabe », Paris. L'auteur note qu'en deux ans, entre 1975 et 1977, la population de Jounieh a quadruplé alors que le prix de la parcelle de terrain nu a été multiplié par 13.

18. Hamra, quartier vitrine du Liban moderne, émergé comme second centre-ville pour la nouvelle génération montante des années soixante, marqué par le cosmopolitisme et l'expérience de la mixité, bien que relativement épargné

l'ouest de la ville se déplace pendant les années de guerre vers la zone chrétienne. Des hôtels, des cabarets, des résidences avec marinas et plages privées, des complexes balnéaires équipés de piscines, chalets, galeries marchandes, salles de sport, boîtes de nuit... s'élèvent en chapelet sur le littoral Nord du Kesrouan, profitant de l'absence de réglementation et faisant profit de l'illégalité.

La mainmise des milices sur l'appareil d'État les transforme en véritables agents économiques mettant en échec les espaces centraux de la ville, le rétrécissement des espaces publics s'aggravant en même temps que le dépérissement de l'État. Les conflits d'identité qui ont alimenté la dernière guerre lui donnent moins un caractère interconfessionnel que celui d'une guerre contre la ville, perceptible même lorsque les combats se déroulaient dans les villages les plus reculés. « Bien entendu, on menait cette guerre contre la ville, pour mieux se l'approprier... en la détruisant » (A. Beydoun, 1994). La ville physique n'a pas pour autant cessé de grandir, chacune des deux parties s'est mise à se développer, cherchant autant que faire se peut à fuir la surface de contact avec l'autre; imposant à la division qui opposait centre et périphérie la démarcation entre l'Ouest et l'Est. De même à l'échelle du citoyen, le dehors, les espaces ouverts de la ville, accessibles à tous, se ferment. Les jardins où l'on peut être mis en présence d'un autre pas toujours identifiable deviennent menace et sont abandonnés à la désolation, puis se dégradent. Le Bois des pins, « poumon de la ville », se mue en ligne de front et est absorbé par la ligne de démarcation. Les combattants se cachent derrière les arbres jusqu'à ce qu'en 1982 l'armée israélienne rase les quelques arbres restés debout.

Cependant si la cité est tombée, au cœur de la ville, avec ce qu'elle comporte de négociation, d'ajustement, de traduction, les citoyens, forcés de poursuivre leur vie, n'ont pas cessé d'inventer, dans les interstices du resserrement de l'espace urbain, les moyens d'en franchir les limites.

De périphérie à impasse

La Corniche du front de mer longe la partie ouest de Beyrouth en prolongement du centre-ville. Sa nouvelle jonction à la ville, du fait à la fois de sa proximité et de son éloignement des combats, l'ont redéfinie en espace majeur de sortie pour les habitants de Beyrouth-Ouest.

Même si la Corniche en tant que forme urbaine s'est constituée à différentes étapes de l'histoire de la ville¹⁹, la guerre apparaît aujourd'hui comme moment fondateur d'une redéfinition de son urbanité et des valeurs sociales et symboliques de son devenir.

Plusieurs paliers forment la promenade. Le bord de mer composé d'espaces plus ou moins construits ou

naturels, le large trottoir planté de palmiers et les voies de circulation automobile qui ceinturent la façade urbaine, renvoient à une volonté fondatrice et évoquent un répertoire devenu un attribut des villes côtières. Pourtant, avant la guerre, la Corniche, telle qu'elle se présente aujourd'hui, est peu utilisée comme lieu continu de promenade.

Cette avenue n'est alors qu'un débouché sur la mer sans lien vraiment fonctionnel avec la ville²⁰. La Corniche, ayant accueilli les premiers bains, dont celui de l'Université américaine, est fréquentée de façon fragmentaire, en des lieux ponctuels mais à la forte « imagibilité »²¹. Elle est aussi associée aux grands cafés populaires tels que Adjj Daoud ou le café Raouda. Et il faudra attendre les années soixante-dix/soixante-et-onze pour que le plan Écochard, établi en 1945 et qui prévoit l'aménagement de la Corniche en espace de circulation dans une boucle qui ceinture la ville-municipale, soit exécuté ici dans son dernier tronçon²², par une avenue continue à double voie bordée d'un large trottoir.

La guerre qui s'installe dès l'origine au centre-ville, et les combats qui prennent pour cible les grands hôtels en construction²³, devenus la position privilégiée des *snipers*, séparent la Corniche de la partie nord-est de la ville.

Les combats au sud, autour des camps palestiniens de la banlieue (dès 1974) et des villes et villages côtiers de Damour, Jneh (1976), l'isolent de son autre débouché. Cette voie de passage perd alors sa fonction principale de circulation et s'apparente à une impasse. L'ouest de la ville, très rapidement, ne dispose plus d'autres issues que la sortie vers la mer, à la fois porte ouvrant vers un espace possible, et, obstacle en cul-de-sac ramenant les habitants à un même seuil.

des bombardements, a perdu son prestige et subi d'importantes transformations par l'homogénéisation confessionnelle, le départ des commerçants chrétiens, l'installation de commerces ambulants, la squatterisation de l'espace par les réfugiés venus du Sud-Liban à partir de 1984.

19. Cf. Delpal C., (1999), « Une promenade en bord de mer : la corniche de Beyrouth », in Huybrechts E. et Douhayhi C. (dir.), « Reconstruction/Réconciliation au Liban », *Cahiers du Cermoc* n° 23, Beyrouth.

20. En revanche, « l'axe touristique et ludique » s'adressant à des populations très différenciées comprenant Zeïtouni, la rue de Phénicie (Aïn al Mreïssé), Hamra et Raouché est actif jour et nuit.

21. Lynch K., 1976, *L'image de la cité*, Paris, Dunod. Cependant, bien qu'unifiée sur le plan spatial, l'usage de la fin des années quatre-vingt-dix la désigne par différents termes. Elle est, selon les personnes, nommée « corniche Bahar », « corniche Manara », « Ayn al Mreïssé », « Jal al bahar », « Raouché ». Ils dénotent des segments de la promenade liées à des mémoires plurielles de la ville.

22. Pour Ecochard, cette voie est avant tout conçue pour sa fonction circulatoire afin de relier les grands centres urbains de Tripoli, Beyrouth et Salda, entre eux et aux fonctions centrales de la ville en la désengorgeant.

23. Le Phoenicia, l'Intercontinental, l'Holiday Inn du quartier de Ayn Mreïssé.



Joueurs de cartes habitués du lieu.

Échapper à l'enfermement du quartier, de la maison, de l'abri

Outre la guerre entre les deux parties de la ville, les affrontements mettent en lice les divers protagonistes²⁴ pour le contrôle des quartiers ouest de Beyrouth. L'enjeu des rivalités personnelles se transforme en mobilisations, se déchaîne en tirs et en bombardements aveugles²⁵. Cependant, bien que contrôlée par le PSP qui y a installé son état-major dans un immeuble en construction, la Corniche ne représente pas un enjeu économique, ni un territoire disputé entre les diverses forces en conflit dans la ville. Et jusqu'à l'implantation de l'artillerie syrienne et au siège de la ville par l'armée israélienne en 1982, elle ne comporte pas d'installations à viser²⁶.

Même s'il est toujours soumis à l'insécurité, du fait de sa position stratégique et selon des temporalités variables, cet espace de respiration permettra à ceux qui n'ont plus d'autres lieux où aller d'y trouver la seule échappatoire à l'enfermement du quartier, de la maison, de l'abri. De plus, le bouleversement des rythmes de travail, pour ne pas dire leur absence, a favorisé l'émergence de la Corniche comme lieu majeur de déambulation, d'occupation, de passe-temps.

L'hétérogénéité des populations obligée par l'absence d'alternatives de sortie de ou dans la ville – l'estivage « à la montagne » est devenu impossible – se renforce de la présence des déplacés. L'exode des populations chiites du Sud ou de la Bekkaa, commencé dès les années vingt vers Beyrouth, s'accélère pendant la guerre. Les

chiites déjà implantés dans les quartiers Est, attaqués par les Phalangistes et ceux venus des banlieues Sud, ou du Sud Liban²⁷, sont installés principalement dans le secteur ouest de la ville et sa banlieue. Habitant en majorité des appartements réquisitionnés, ils se regroupent souvent sur une base familiale, ou selon leur lieu d'origine ou leur zone de départ avant le déplacement. Une partie d'entre eux occupent le bord de mer sur le littoral Sud où se trouvent les complexes balnéaires et les « chalets »²⁸. À partir de 1982, Beyrouth-Ouest passe sous contrôle de la milice Amal, ce qui renforce la présence chiite dans la banlieue Sud mais aussi dans

24. Selon les périodes, les alliances et les divisions ont opposé : l'armée contre les Palestiniens, les Mourabitoun contre le PSNS, Amal contre le Mouvement National Libanais, puis à partir de 86 Amal contre Hezbollah, puis Amal/PSP, avant la « guerre de libération » devenue une « guerre totale » : Aoun contre la Syrie, puis Aoun contre les Forces Libanaises... Voir Petran Tabitha, (1987), *The struggle over Libanon*, New York, éd. Monthly Review Press.

25. Boudjikian Alida K., « Beyrouth 1920-1991 : d'une métropole de croissance au champ de guerre », in *Le Liban d'aujourd'hui*, Karthala-Cermoc.

26. Plusieurs événements présents dans les mémoires ont cependant rendu la Corniche trop exposée et l'ont vidée de ses promeneurs : Les mois de juin et juillet 82 où la ville est encerclée par Israël et soumise de jour et de nuit aux feux des assauts par terre, par mer et par air. Les tirs en 1989 des forces du général Aoun qui reste un des épisodes les plus éprouvants (avec 1982), en particulier ceux lancés contre une base d'artillerie syrienne située à Manara.

27. Subissant les assauts des divers protagonistes selon les épisodes de guerre et les espaces concernés. Pour plus de précisions cf. Hussein S., (1997), « La redistribution des communautés chiites et sunnites dans le Grand Beyrouth (1975-1988) », in *Beyrouth Regards croisés*, Tours, Urbama, p. 207-223.

28. D'après Bourgey A., (1989), ils sont 25 000 en 1984 dans les taudis construits autour des plages du Saint Simon et du Saint Michel.

les vieux quartiers de Beyrouth. La population de Minet-el-Hosn, au point de départ de la Corniche, comprend plus de 85 % de déplacés, dont 90 % sont originaires du sud du Liban²⁹. Cette zone, principalement marquée par l'activité touristique avant-guerre, laisse des hôtels à l'abandon, disponibles à l'occupation du fait de la cessation d'activité, du départ des propriétaires vers l'étranger ou d'autres secteurs. Exposée aux tirs par sa proximité à la ligne de front du centre-ville, elle fut donc rapidement désertée par ses anciens habitants et squattée par les plus déshérités qui n'avaient d'autres choix. Ainsi malgré la formation de ce qu'on a pu nommer des «villages» autour des implantations chiïtes, dénomination marquant l'origine rurale des populations, dans chaque territoire, les populations citadines et celles nouvellement urbanisées coexistent et sont mêlées de façon plus ou moins forcée, recomposant un espace pluriel né de tant de contraintes et de fractures.

Convivialité et insécurité

Si la Corniche se transforme en lieu de loisir, elle devient aussi un espace d'accueil de multiples activités. Des marchands chassés du centre-ville installent dès 1976 leurs boutiques de fortune sur le trottoir, en bord de mer, sur le capot des voitures, et recréent un souk improvisé. Des constructions sommaires accueillent une clientèle populaire qui se presse sur l'étroit passage laissé entre les étalages de produits : cigarettes, par-



Marchands syriens ambulants.

fums, alcool, vêtements, vaisselle, appareils radioélectriques... Mais surtout, la promenade dans sa partie nord, de Ayn Mreissé au Bain Militaire sera investie sur trois kilomètres par plus d'une centaine d'express : camionnettes converties et astucieusement aménagées en une succession de cafés-trottoir à l'enseigne aux évo-

cations oniriques ou portant le nom de leur propriétaire («Abu Hussein», «Abbas», «Express al Noujoum»³⁰...).

Stationnés sur la chaussée, les express déploient chaises et parasols en plein air, sur toute la largeur du trottoir. Ils sont équipés de réfrigérateurs, de machines à faire le «café express» et proposent thé, bières, boissons fraîches, glaces et narghilés.

«C'est le café le plus populaire dans le monde, le passant avait besoin d'une heure et demie pour passer d'un bout à l'autre».

Jouissant d'une inscription officielle à la Chambre de commerce et d'industrie, ils se sédentarisent durant plus d'une dizaine d'années bien qu'en 1983, invoquant des raisons de sécurité, un arrêté de la municipalité interdise leur stationnement. Régulièrement inquiétés, les marchands poursuivent leur activité jusqu'en 1994, où l'interdiction, remise en vigueur par le gouvernement Hariri, rend illégale la vente ambulante sur la Corniche, affectant son usage à une fonction d'abord circulatoire.

Les express ont leur clientèle, parfois régulière, fidèle, mais contrairement aux cafés habituels de la ville, chaque client doit à tout moment partager l'espace avec des inconnus. La plupart des anciens consommateurs mettent en évidence le caractère insolite, inhabituel des rencontres du fait d'une certaine opacité des affiliations. Certains sont miliciens, parfois venus de villages et armés par des chefs de bande, ou fils de bonne famille. Les propriétaires d'express informent, racontent des anecdotes à leur sujet, connaissent les sobriquets de certains des passants, en protègent d'autres. Ils évoquent surtout l'afflux massif des habitants de l'Ouest dès qu'une accalmie était pressentie.

«On venait là par milliers dans la journée, et le soir par dizaines de milliers, quelques-uns pour se promener, les autres pour y vivre. Moi, j'étais devenu un client fidèle de la Corniche en oubliant pourquoi j'y venais».

«Vivre» signifiait alors passer le temps, mais aussi conclure sur place quelque commerce, plus ou moins licite, organisé en moyen de survie. Un habitant du quartier de longue date :

«N'importe qui pouvait venir, rencontrer une femme, fumer de la drogue, vous pouviez trouver de tout ici, mais aussi des gens que vous n'aviez jamais vus avant dans la «région». Avant-guerre, chacun de nous va se balader sur la Corniche comme s'il était chez lui et s'il voit quelqu'un à une distance de deux cents mètres, il va le reconnaître tout de suite, qui c'est, et pourquoi il est là,

29. D'après une étude de Faour A. citée en synthèse par Husseini S., (1997), art. cit.

30. Express des Étoiles.

tandis que maintenant *lakad ikhtalata el habel bil nabel*, « tout est mélangé on ne comprend plus rien », les cafés, les étrangers, les promeneurs, ceux qui sont armés, les soldats, les amoureux... et personne se connaît! ».

La Corniche devient un relais pour racoler les clients de la prostitution et les conduire à Hamra ou dans les hôtels de la rue de Phénicie reconvertis en cabarets et hôtels de passe. Elle accueille les couples illégitimes, les homosexuels qui la fréquentent comme lieu de drague et de commerce. Un aspect d'incertitude, « auquel on s'était habitué », sans être de l'insécurité, provenant du côtoisement d'individus « surgis on ne savait jamais d'où » tisse le fil récurrent des récits de ses passants. Cette indétermination s'ajoute à la confusion générale, provoquée par des conflits, des alliances, des vengeances, des règlements de compte, dont on ne pouvait pas toujours identifier ni les acteurs ni les enjeux, et qui réglait la vie publique pendant ces années.

Aujourd'hui encore, les souvenirs attachés au « temps des express » évoquent la grande permissivité des pratiques, la convivialité et l'intensité des côtoiements nées du contexte général d'insécurité; une double expérience d'incertitude inquiète et de libération festive. Si pour certains les images qui persistent sont associées à la transgression et à une « ruralisation » des codes de conduites, elles témoignent tout de même de l'émergence de nouvelles formes de citadinité. Elles dénotent aussi la conscience d'une expérience partagée contribuant à une histoire commune née d'un mode de vie où les formes du contrôle étaient sans cesse brouillées.

Aujourd'hui encore, la Corniche porte, pour ceux qui ne la fréquentent pas, le stigmate de ces transgressions. Alors qu'elle était accessible aux seuls habitants de l'Ouest pendant la guerre, le retour à la paix et la recomposition des mobilités dans la ville permettent d'y observer de nouvelles pratiques.

Reconstruction et privatisation de l'espace urbain

Actuellement, plus de dix ans après la fin des affrontements, la guerre ainsi que des opérations de démolition et d'aménagement conduites par l'État³¹ dans une perspective de reconstruction ont transformé les statuts de propriété et d'usages des espaces urbains mais aussi les rapports de la ville à la périphérie et au reste du pays. La politique volontariste de reconstruction que le gouvernement de Rafic Hariri, homme d'affaires libano-saoudien nommé premier ministre, a engagée dès son arrivée au pouvoir en 1992, a misé sur l'immense chantier du centre-ville de 4 millions de m² avec un budget de 12 milliards de dollars. Il prend place sur le site de l'ancien centre-ville et se développe sur de nouveaux terrains gagnés sur la mer, remblayés avec les débris des destructions. Plusieurs schémas direc-

teurs se sont succédé, soulevant des résistances de divers ordres³². Répondant à l'espoir de voir le Liban reconquérir le rôle de pôle économique et financier du Proche-Orient, une *City* essentiellement conçue pour l'immobilier de bureaux, de commerce et de logements de luxe visait à drainer des flux financiers internationaux de façon spéculative, d'abord foncière, puis financière.

Ainsi le centre-ville a focalisé les esprits, négligeant de penser la ville dans sa totalité par la reconstruction des infrastructures et l'offre des services publics en les soumettant à la nécessité de créer des liaisons et des rééquilibrages face aux clivages et aux disparités locales.

Il est né de cette politique une méfiance vis-à-vis de la privatisation à outrance de l'espace beyrouthin (infrastructures, loisir, enseignement, santé) qui agit plutôt dans le sens d'une accentuation de la ségrégation sociale et spatiale. Une première tranche de travaux terminée, le centre reste « un désert au cœur de la ville » se résumant à quelques cafés ouverts et à quelques vitrines de produits de marque internationale, les commerçants beyrouthins ne pouvant financièrement acquérir le droit d'accès à ces nouveaux espaces. Plusieurs événements tentent d'animer les rues désespérément vides par des opérations ponctuelles : spectacles, défilés de mode, marché des antiquaires. Alors que dans les quartiers de Verdun ou d'Achrafieh de nouveaux lieux de consommation et de loisirs sont le fait d'initiatives privées imposant des modes de consommation inaccessibles à la majorité des Beyrouthins, rares sont les espaces publics urbains aménagés par la volonté des autorités publiques³³.

Autrement dit, la seule prise en compte des urgences économiques n'a pu occulter l'importance du débat sur les liens qui unissent ou divisent les Libanais et sur la place de la ville comme modalité de mise en rapport des différences. On comprend pourtant l'enjeu que représente à Beyrouth la capacité de la ville à remettre en scène, dans des relations de côtoiements, la diversité des expressions, des références, des appartenances qui supplante la formation des enclaves. Cette question engage aussi la relation des Beyrouthins des différents quartiers avec la ville dans sa globalité.

31. La dynamique d'après-guerre doit beaucoup aux logiques des acteurs privés. Certains de ceux-ci ont émergé pendant la guerre, l'État semblant encore essentiellement investi par leurs intérêts.

32. J. Tabet, (1991), « La ville imparfaite; le concept de centralité urbaine dans les projets d'aménagements et de reconstruction de Beyrouth », in *Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible*, sous la dir. de Beyhum N., *Études sur le Monde Arabe*, n° 5, Lyon, Maison de l'Orient Méditerranéen, p. 85-120.

33. Les jardins de Basta, Unesco, ont été réaménagés comme lieux de proximité à l'échelle du quartier. Le Bois des Pins qui a fait l'objet de concours et d'intervention de divers professionnels n'est toujours pas accessible au public. Situé sur la ligne de démarcation, son ouverture représente pourtant un fort potentiel symbolique.

Le seul endroit qu'il nous reste !

Aujourd'hui, alors que la ville est réunifiée et qu'un nouvel ordre urbain en régleme les usages, la Corniche s'affirme comme l'espace public majeur ouvert à des catégories de populations très différenciées. Le retour à la paix civile et l'arrivée au pouvoir de R. Hariri en 1992 ont rendu illégales la vente ambulante et l'installation des « express » sur la corniche, restaurant sa fonction circulatoire. Elle accueille cependant jour et



Les immeubles avancent sur le front de mer, Ramlet El Beida.

nuit une foule multiple de passants occasionnels ou habitués, qui s'y rendent seuls ou en groupes mixtes ou regroupés par genre. Les différentes générations aussi s'y retrouvent. Ici, comme nulle part à Beyrouth, il est possible de voir se croiser les formes les plus diverses de présentation et d'expression de soi.

Jouxtant le périmètre de reconstruction, et objet de nouvelles dynamiques de qualification, la Corniche occupe un place de centralité dans les nouvelles recompositions urbaines. Les hôtels de luxe ont fait peau neuve et les parcelles sur le front de mer enregistrent la valeur foncière la plus élevée de la ville. Pourtant, il y a quelques dizaines d'années, la proximité de la mer était redoutée, repoussant sur les hauteurs les quartiers de résidence.

Cette valorisation est liée à sa proximité au centre-ville en reconstruction, mais aussi à Hamra qui retrouve une fonction importante de centre d'activités tertiaires. De plus, une requalification du bord de mer est déjà amorcée à l'échelle du pays. Les façades maritimes sont devenues les vitrines des nouvelles ambitions des villes, elles sont l'objet de restructurations très interventionnistes³⁴. Celles-ci contribuent à la réinvention de la mer en patrimoine libanais et à son appropriation par les acteurs économiques. Cette « maritimité » doit symboliser la réouverture au tou-

risme international, déclaré secteur prioritaire du développement économique. Face à une compétition à l'échelle mondiale, elle est supposée en constituer l'atout principal pour la cible visée, « les gens qui viennent du désert » (c'est-à-dire du Golfe Persique). Elle puise évidemment aux sources du mythe phénicien et s'alimente de la mondialité des Libanais (multilinguisme, passé de ville-port, savoir-faire du commerce, rôle d'intermédiation, réseaux de la diaspora).

L'opinion publique s'alarme de la privatisation de ces enclaves isolées de l'espace urbain, et associe la « défiguration » de la côte à une mobilisation autour des thèmes du « mal vivre » lié à la mauvaise gestion de l'environnement (pollution maritime, déchets, densité de l'habitat, de la circulation...)³⁵. À Beyrouth, plusieurs affaires (procès, révision de la réglementation) concernant des installations situées sur la Corniche sont en cours afin de contenir la dilapidation du domaine maritime. « Où voulez-vous qu'on aille?... c'est le seul endroit qu'il nous reste!... » soutiennent la plupart des promeneurs. Ils évoquent la destruction du centre-ville, sa reconstruction et leur exclusion de ce nouvel espace, la rareté d'autres espaces publics ou piétonniers, la densité du trafic aux sorties de la ville, le bord de mer ailleurs inaccessible et... le manque d'air, toujours ! Certains passants décrivent, lorsque à l'habitude se joint la familiarité, une relation d'accoutumance au lieu. « C'est pendant la guerre qu'on a pris l'habitude de venir ici et on ne peut plus s'en passer »³⁶. Pour d'autres, c'est la fin des combats et « l'oubli de la ligne » qui a permis d'accéder à la ville dans sa partie ouest, ces promeneurs viennent alors de l'est ou du sud de la ville, depuis quelques années seulement³⁷.

La majorité des promeneurs sont des habitants de l'ouest de Beyrouth et des quartiers Sud. Ceux-ci sont inégalement représentés selon les temporalités ainsi que les habitants de l'est de la ville. Le dimanche, les familles de la banlieue Sud³⁸ sont largement majoritaires et viennent y passer de longues heures. Un calendrier propre au lieu orchestre les clivages et les rappro-

34. Verdeil E., 2000, « Guerre et reconstruction sur le littoral libanais : le cas du remblais du Metn-nord à Beyrouth », article à paraître.

35. Voir revue *Magazine* n° 2160 et n° 2164, Beyrouth.

36. Le terme utilisé est *mudmin*.

37. Delpal C., « La corniche des paradoxes », in J. Tabet (dir.), *Beyrouth, la brulure des rêves*, Paris, Autrement, 2001.

38. La banlieue Sud est habitée par le tiers de la population de l'agglomération, soit près de 500 000 personnes. Communément appelée *dahiya*, le terme concentre, pour la presse ou pour une population qui ignore la multitude des composantes socio-économiques de ces quartiers plusieurs connotations : celle d'un « espace illégal, composé de squatters, pauvres, chiites, ruraux, affiliés au Hezbollah ». Si ces stéréotypes renvoient à des positions idéologiques, il reste à prendre en compte qu'il s'agit généralement d'un espace très dense où les équipements urbains sont rares ainsi que les aménagements en infrastructures et en services de l'État. Les espaces de sortie ou récréatifs sont quasiment inexistant.

chements entre des populations qui vivent par ailleurs dans des espaces plus étanches les uns aux autres, organisant les conditions de la mixité par des regroupements ou des stratégies d'évitement. Les heures de venue, le temps passé sur place, la régularité de la fréquentation composent un paysage spécifique.

Le crépuscule aidant, les publics se mêlent et les identités se brouillent ; un jeu projectif entre soi et les autres, qui apparaît presque cathartique, tant la collectivité manifeste une grande diversité : passants occasionnels, joggers, pêcheurs à la ligne, résidents des quartiers voisins, familles en balade, jeunes badauds, flâneurs solitaires, amateurs de rollers...

L'observation des vêtements fournit une foule d'indices sur le sens de ce lieu pour chacun. Des personnes de milieux aisés affichent un apparent relâchement des convenances : « ici, ça n'a pas d'importance on peut être soi-même, on n'a pas besoin de s'habiller, il n'y a pas de public! ». C'est-à-dire qu'elles semblent soustraites à ce qu'à Beyrouth on appelle « la société » qui s'apparente souvent à un espace de l'entre-soi. Pour d'autres, la venue sur la Corniche représente une sortie, un instant privilégié de démonstration de soi : « tous les jours de la semaine, on attend ce moment, quand on va venir ici. Ici, tout est beau, alors nous aussi on s'habille bien ».

Cette qualité extraterritoriale de la Corniche opère essentiellement dans le rapport à l'anonymat, au contrôle et à une certaine opacité des rapports sociaux. Le sport, et surtout le *jogging*, qui revêt véritablement un caractère collectif à cette heure de la journée, prend sa valeur du fait qu'il est souvent associé à un « temps pour soi ». Il sert pour les femmes, notamment pour celles appartenant à des milieux conservateurs, de caution légitime à leur présence. Menton haut, regard vers le lointain, elles se parent d'une panoplie d'attitudes et de divers accessoires. Visière, lunettes, walkman et téléphone mobile affichent plus ou moins leur réserve ou leur fermeture à l'espace environnant. Le vêtement de jogging, unisex, et les attitudes communes et standardisées, que la pratique de la marche rapide impose, rassemblent des mondes sociaux différenciés. Pour les habitués du lieu, peu à peu, un jeu d'attentes et de confirmations s'institue par la répétition. Ils vont se reconnaître sans pour autant se connaître. Des figures émergent et sont remarquées. Face aux visages et aux personnes connues, un salut bref suffit. Et il serait mal à propos d'interrompre la fluidité des marcheurs et de remettre en question la suspension de certains rôles sociaux.

Guerre et imagination citadine

Dans le contexte de l'après-guerre, la Corniche est réinvestie en repère symbolique urbain où se jouent diverses logiques, sans pour autant qu'elle apparaisse à

l'extérieur comme un lieu exceptionnel du point de vue architectural ou patrimonial. Car, dans un tel processus, sont condensées à la fois des valeurs qui puisent leur légitimité dans l'appropriation sociale et symbolique de l'espace et des valeurs patrimoniales au sens premier, se transformant en dispositif d'action sur la ville, prenant en compte les pratiques touristiques, les savoirs et techniques modernes et les nouveaux modes de consommation.

Lieu d'une certaine sociabilité cosmopolite, préservée aujourd'hui des destructions de la guerre, la Corniche renvoie à des continuités et se réfère moins à une histoire qu'à des mémoires plurielles de la ville, c'est-à-



Les jours d'été, les enfants de Ras Beyrouth et de la banlieue Sud ou des camps palestiniens viennent nombreux profiter de la baignade.

dire à un ensemble de superpositions et de ré-interprétations collectives qui prennent sens dans le contexte et les nécessités du présent.

Au-delà des changements intervenus dans la configuration du tissu urbain, la guerre a affecté profondément les formes d'organisation et bousculé les rapports sociaux. Ainsi, à la domination du modèle « citadin traditionnel », comme référence parfois hégémonique, tantôt subi, adapté, adopté et contesté, succède l'affaiblissement des couches porteuses de la vieille culture citadine. Le décroisement relatif de l'après-guerre implique une réévaluation des distances physiques et symboliques dans les pratiques spatiales et sociales, à l'articulation de différents territoires. De nouveaux modèles de comportement ont fait irruption dans la ville, qu'ils soient le fait de néo-urbains, de l'importation de comportements du fait de l'émigration, ou de la mondialisation des échanges.

Les diverses pratiques de la Corniche concourent à une urbanité en invention où les logiques individuelles, communautaires et familiales coexistent dans un rapport de tension. Même si la promenade fait l'objet d'occupations par des groupes qui marquent le lieu de leurs références, elles ne sont que provisoires, et doivent supporter la réalisation simultanée ou successive d'autres pratiques. C'est moins dans le partage d'un

fonds commun culturel que dans l'articulation en un même lieu de plusieurs systèmes de valeurs que s'élabore et s'établit le caractère public de la Corniche, et qu'un lien symbolique peut s'établir entre des citoyens qui vivent par ailleurs dans des espaces-temps relative-

ment étanches les uns aux autres. Un espace du public est né de la guerre, non pas volontairement programmé mais initié par les citoyens.

Christine Delpal

BIBLIOGRAPHIE

Beydoun A., (1994), «L'identité des Libanais», in Kiwan F., *Le Liban d'aujourd'hui*, Paris, Karthala-Cermoc.

Beydoun A., (1993), *Le Liban, itinéraires dans une guerre incivile*, Paris, Éd. Karthala-Cermoc, p. 159-175.

Beyhum N., (1991), *Espaces éclatés, espaces dominés. Étude sur la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990*, Thèse de sociologie (ss la dir. de I. Joseph), Université Lyon 2.

Beyhum N., *Études sur le Monde Arabe*, n° 5, Maison de l'Orient Méditerranéen, Lyon.

Beyhum N., (1995), «Front de mer à Beyrouth», in Joseph I. (éd.), *Prendre place, Espace public et culture dramatique*, Paris, Éditions Recherches, p. 273-281.

Boudjikian Aida K., (1994), «Beyrouth 1920-1991 : d'une métropole de croissance au champ de guerre», in *Le Liban d'aujourd'hui*, Paris, Cermoc/Karthala.

Bourgey A. et Phares, (1973), «Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth», *Revue de géographie de Lyon*, p.107-139.

Bourgey A., (1989), «La guerre et ses conséquences géographiques au Liban», *Annales de géographie*, n° 521, p. 1-37.

Corm G., (1986), *Géopolitique du conflit libanais*, Paris, La Découverte.

David J.-C., Beyhum N., (1993), «Les espaces du public et du négoce à Alep et à Beyrouth», in *Espaces publics en ville, Les Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, Paris, Plan Urbain.

De Certeau M., (1990), *L'invention du quotidien, Les arts de faire*, tome 1, ch. 7, Paris, Gallimard.

Delpal C., (1999), «Une promenade en bord de mer : la corniche de Beyrouth», in Huybrechts E. et Douhayhi C. (dir.), «Reconstruction et réconciliation au Liban», *Cahiers du Cermoc* n° 23, Beyrouth.

Hamdan K., (1994), «La classe moyenne dans la guerre du Liban», p. 193-203, in Kiwan F., *Le Liban d'aujourd'hui*, CNRS Paris/Cermoc Beyrouth.

Hannoyer J. (dir.), (1999), *Guerres civiles, économies de la violence et dimensions de la civilité*, Paris, Karthala/Cermoc.

Husseini S., (1997), «La redistribution des communautés chiites et sunnites dans le Grand Beyrouth (1975-1988)», in *Beyrouth Regards croisés*, Tours, Urbama, p. 207-223.

Joseph I., (1998), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube.

Lynch K., (1976), *L'image de la cité*, Paris, Dunod.

Naciri M., (1994), «Le rôle de la citoyenneté dans l'évolution des villes arabo-islamiques», in *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le monde arabe*, Colloque de Casablanca, p. 131-147.

Petran T., (1987), *The struggle over Libanon*, New York, éd. Monthly Review Press.

Picard E., (1988), *Liban, état de discorde, des fondations aux guerres fratricides*, Paris, Flammarion.

Tabet J., (1986), «Beyrouth et la guerre urbaine : la ville et le vide», *Peuples méditerranéens*, n° 3, p. 85-120.

Tabet J., (1991), «La ville imparfaite; le concept de centralité urbaine dans les projets d'aménagements et de reconstruction de Beyrouth»; in *Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible*, sous la dir. de Beyhum N., p. 85-120.

Tabet J., (2001), *Beyrouth*, collection Portraits de ville, Paris, Institut français d'architecture.

Tabet J., (dir.), *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Autrement, 2001.

Verdeil E., (2000), «Guerre et reconstruction sur le littoral libanais : le cas du remblais du Metn-nord à Beyrouth», article à paraître.

Christine Delpal est photographe et anthropologue. Chercheuse associée au GREMMO (Maison de l'Orient Méditerranéen, Lyon) et au CERMOC (Beyrouth), elle prépare une thèse à L'EHESS Paris sous la direction de M. de La Pradelle sur la recomposition des formes de sociabilités dans les lieux publics à Beyrouth. Elle participe également aux programmes de recherche CNRS/GREMMO/UL « Mondialisation et nouveaux médias dans l'Orient arabe » et « NTIC, villes et modes de vie » à partir de l'étude des cybercafés à Beyrouth, au Caire et en Jordanie. Ses recherches portent aussi sur les rapports entre sciences humaines et photographie. Elle réalise des expositions avec des organismes internationaux (UNESCO, GAMMA), des institutions culturelles (IMA, Maisons des cultures du monde) et des équipes scientifiques.
<cldelpal@free.fr